

« Les Russes sont toujours saouls. »

*Le plus grand plaisir de ce peuple,
c'est l'ivresse, autrement dit, l'oubli.*

Marquis Astolphe de Custine, 1843

Seuls les occidentaux veulent voir du pittoresque dans l'alcoolisme russe, colportant tous la légende – totalement infondée – qui veut qu'après boire, on jette les verres par-dessus l'épaule. Alcool national, la *vodka* (« petite eau ») permet alcoolisation rapide et ivresse marquée, dans la tradition des peuples nordiques. Appartenant au même univers alcoolique que la Scandinavie, la Russie s'en différencie par l'ampleur des dégâts sociaux et médicaux provoqués par le « serpent vert ».

Les Russes ne sont toutefois pas si grands buveurs. Au XIX^e siècle, Leroy-Beaulieu note « qu'on a beaucoup exagéré l'intempérance des sujets du tsar ». La consommation annuelle d'alcool par habitant majeur – 12 litres – n'a rien de démentielle et n'est pas si éloignée des niveaux français et italiens. Mais discontinue, composée d'alcools forts (la vodka compte pour les deux tiers), et rythmée selon des moments d'intense absorption (tout l'inverse du modèle méditerranéen), elle est nettement plus pathogène. Elle est d'autant moins maîtrisable qu'elle est un illusoire abri face à la misère ou donne des couleurs à la fête. Tout étranger invité peut en témoigner : l'alcool est utilisé pour créer la familiarité de l'ivresse et donner l'impression d'une longue intimité. Les Russes eux-mêmes, non dupes, ne boivent pas à chacun des innombrables toasts.

La vodka joue un rôle de tranquillisant national, comme en France le vin hier ou les calmants aujourd'hui. La transition économique avait conduit à une progression de la consommation – cependant difficile à mesurer avec précision, de nombreux produits circulant en contrebande – par l'insécurité psychologique et professionnelle qu'elle a provoquée. L'alcoolisme jouit d'une tolérance sociale : cela va des ivrognes que l'on secoue spontanément les soirs d'hiver pour qu'ils ne meurent pas gelés sur les trottoirs, aux salles spécialisées des commissariats (les tristement célèbres « dessoûloirs ») et au penchant du président Eltsine pour la bouteille, dont les Russes ne se sont formalisés que tardivement. La pratique sportive et la sobriété reconnue de Vladimir Poutine renforcent à l'inverse sa stature d'homme fort, notamment auprès de l'électorat féminin.

Les différents régimes ont tous contribué à cet abrutissement collectif. Les tsars, nécessité fiscale oblige, multiplièrent les impôts sur l'alcool. Au XIX^e siècle, le quart des recettes fiscales dépendait de l'alcool. Witte, sous couvert d'hygiénisme, érigea la production et la distribution en monopole d'État pour garantir un meilleur rendement au « budget de l'ivrognerie ». Leroy-Beaulieu écrivit que « la Russie paye ses dettes en s'enivrant ». Les communistes maintinrent artificiellement pendant cinquante ans la bouteille de vodka à des prix ridicules. Seul Gorbatchev voulut éradiquer le fléau. Par prudence, on s'attaqua en priorité aux vignes géorgiennes et moldaves dont les terroirs centenaires furent saccagés. Le peuple russe contourna l'obstacle par la distillation familiale de *samogon* à partir de tout ce qu'il trouvait et non seulement, comme il est d'usage, de blé ou de pommes de terre. Les accidents furent si nombreux que l'expérience s'arrêta vite.

Nombre anormalement élevé de morts par arrêt cardiaque, de suicides, de cirrhoses et de meurtres, notamment d'épouses par leurs maris, le tribut de l'alcoolisme est cependant de moins en moins toléré car à l'origine de la surmortalité russe (16 pour mille en 2005 contre 9 pour mille en France), supérieure à la période soviétique et très au-delà des moyennes européennes.

L'alcoolisme n'est que la face visible des mauvaises conditions d'hygiène. Après des décennies de sous-investissement sanitaire, la mise en place honteuse d'un système de santé à deux vitesses, en dépit des intentions affichées par les autorités, conduit à une morbidité généralisée, surtout en province. Même à Moscou, rendre visite à un patient dans un hôpital est révélateur : plateaux techniques vétustes, absence de draps et de linges ou chauffage défectueux. Le patient et sa famille doivent tout pallier : lors d'une intervention chirurgicale, il est prudent de ne pas négliger – pour un médecin ou une infirmière qui attend vainement sa paye depuis des mois – les « petits cadeaux » indispensables pour que l'opération ait lieu à la bonne date, sous anesthésie, et que le convalescent bénéficie des attentions nécessaires.

La population enregistre une baisse continue : 7 millions d'habitants depuis 1992. Le phénomène résulte certes d'une baisse de la natalité (8,4 ‰ et 1,23 enfants par femme contre le double dans les années quatre-vingt) qui rapproche la Russie des comportements d'Europe occidentale.

Mais cette dépopulation traduit surtout une nette dégradation de l'état de santé : l'espérance de vie des hommes (59 ans), en net décrochement avec les femmes (72 ans), a perdu sept années en vingt ans. La mortalité

infantile est proche des taux de pays du tiers-monde. La situation est si préoccupante que Vladimir Poutine a annoncé en 2006 une politique d'allocations familiales et veut améliorer les retraites.

La drogue a fait irruption, en provenance de l'Afghanistan et du Sud-Est asiatique, via l'Asie Centrale. Le Sida lui a emboîté le pas. Les organisations humanitaires sont très inquiètes devant ce fléau, véhiculé aussi par une prostitution en pleine recrudescence et l'état sanitaire indigne des prisons.

La Russie est un pays développé pour les exigences sociales et les progrès scientifiques : le niveau de qualification des personnels médicaux est comparable à celui de leurs homologues occidentaux même si leur pratique technique et leur sensibilité à la douleur des patients sont moindres. En revanche, elle relève du tiers-monde pour la prévention et l'accès au soin. Les dépenses publiques de santé ne représentent que 3,8 % du PIB contre 7,2 % en France.